

Bernard Werber

MÉMOIRES  
D'UNE FOURMI

Albin Michel

Les éditions Albin Michel remercient Alexandre Jodorowski et Philippe Camoin de les avoir aimablement autorisées à reproduire les cartes de tarot.

© Alexandre Jodorowski & Philippe Camoin, 1997  
Tous droits réservés

© Éditions Albin Michel et Bernard Werber, 2022

*Pour mon grand-père Isidore*

*Pour ma maman, Céline*

*Pour mon père, François*

*Pour Amélie,*

*Pour Jonathan, Benjamin, Alice.*

« Une vie peut ressembler à un enchaînement de cartes de tarot. Chaque arcanne représente un rendez-vous, une crise, une étape, une épreuve, une découverte censée jalonner notre parcours d'évolution personnel. »

Edmond Wells,  
*Encyclopédie du Savoir Relatif et Absolu.*

## ARCANE SANS NOMBRE (0 OU XXII) : LE MAT



Le Mat est la carte qui est avant et après les 21 autres arcanes. Elle n'a pas de nombre et est donc à la fois le zéro et le 22.

Elle représente un homme qui marche. Il a un baluchon sur l'épaule qui évoque ses connaissances et ses biens personnels qu'il considère indispensables et qu'il transporte avec lui.

Un chat lui égratigne la cuisse, mais il n'y fait pas attention, comme s'il avait décidé de ne pas perdre de temps avec les petites diversions autour de lui.

Il a un bâton qui lui sert de canne pour ne pas tomber.

Il regarde vers la droite, signe qu'il s'intéresse au futur.

C'est la carte du commencement et de l'achèvement de toutes les initiations.

## 14 ANS. SURPRISE DANS LA NUIT

« Et maintenant, c'est fini, tu vas mourir. »

Je me souviens de cette phrase prophétique incontestable qui a été prononcée, un revolver braqué sur ma nuque, en août 1975 alors que j'avais 14 ans.

Mais il faut d'abord que je vous raconte ce qu'il s'est passé au préalable.

J'étais en colonie de vacances en Corse. Les organisateurs avaient proposé qu'un groupe fasse le tour de l'île à vélo, pendant que les autres voyageraient en bus.

C'était censé être plus long, mais plus pratique pour découvrir les somptueux paysages de l'île de Beauté.

Après une journée harassante passée à pédaler, frôlés par les voitures, les caravanes et les camions sur des routes, montantes et descendantes, très sinueuses, avec d'un côté des ravins et de l'autre des parois rocheuses pointues, nous nous étions arrêtés, épuisés, à la nuit tombée, près de Solenzara, sur la côte sud-est de l'île devant une paillote au bord d'une plage.

Là, nous avons rencontré un patron chaleureux qui nous avait accordé gratuitement le droit de planter nos tentes sur la plage, face à son restaurant. Comble de chance, il nous offrait aussi le libre accès aux toilettes.

Nous avons monté les tentes et nous étions organisés pour dîner. Un réchaud, des casseroles, des sachets de nouilles déshydratées. Il ne manquait que l'eau pour les faire cuire. J'avais pris quatre gourdes afin de les remplir d'eau au robinet des toilettes du restaurant. Il me fallait pour cela

traverser une zone de bosquets et d'arbustes qui séparait la plage elle-même de la paillote.

La nuit était tiède et les pins embaumaient l'air.

Mais alors que j'arrivais dans les toilettes, je remarquai une première petite anomalie.

Il y avait du sang frais sur le lavabo.

En fait, il y avait du sang partout.

Il y en avait aussi sur le robinet, sur le miroir, sur le carrelage.

Je marchais dans des flaques écarlates.

Je nettoyai l'extrémité du robinet pour éviter qu'il y ait du sang dans les gourdes, puis les remplis une à une. Ensuite, sans plus me poser de questions, je pris le chemin du retour, traversant la zone des bosquets entre le restaurant et la plage.

J'éclairais le chemin avec ma lampe torche. Il faisait nuit et des senteurs de thym et de laurier m'enveloppaient. J'étais sur le point de rejoindre la plage lorsque soudain une silhouette surgit devant moi et prononça en haletant :

– Baisse ta lampe tout de suite !

Je dirigeai la torche vers la source de la voix et je distinguai un homme, le visage déformé par des boursofflures sanguinolentes.

Sa lèvre était fendue, il avait une grande balafre qui lui courait entre le front et le menton. Ses yeux bougeaient vite. Du sang dégoulinait de son arcade sourcilière, sa chemise claire était couverte de taches rouges.

Il respirait vite et fort en produisant des bruits bizarres avec sa bouche du fait de ses blessures. Il a répété :

– Je t'ai dit d'éteindre cette lampe !

C'est en baissant la torche que j'ai vu briller l'arme.

Étrangement, en cet instant délicat, je me suis demandé quelle était sa marque. J'ai dirigé le faisceau vers sa main. C'était un revolver avec un canon chromé plutôt long, et des stries en relief sur les côtés, le genre de chose qu'on ne peut pas cacher dans la poche intérieure de sa veste, un objet de collection qui avait dû coûter très cher.

– Tu vas éteindre cette foutue lampe !

Alors que l'homme approchait, encore plus menaçant, agitant son revolver, j'ai déposé calmement la torche électrique sur le sol. L'homme respirait de plus en plus vite et fort tout en produisant comme un sifflement avec le nez et les lèvres.

– Mets-toi à genoux !

J'ai obtempéré et j'ai senti le métal froid du canon posé sur ma nuque.

– Et maintenant, c'est fini. Tu vas mourir...

Ensuite, de longues secondes se sont écoulées. J'ai eu l'impression que je sortais de mon corps et que je voyais la situation de l'extérieur, d'en haut. La scène n'avait pour seule lumière que la lampe torche posée au sol. De ce point de vue élevé, je me voyais à genoux et un type avec le visage en sang tenant un revolver argenté dirigé vers mon cou, du moins vers le cou du jeune homme, là, en bas, qui était censé être « moi ».

Je pensai : *Et voilà, ma vie va s'arrêter ici.*

Je me souvins aussi d'une discussion au téléphone que j'avais eue avec mon père juste avant le départ pour ce tour de Corse.

– Quoi ? Vous allez partir, avec d'autres jeunes, comme ça à vélo et sac au dos, sans même savoir où vous allez dormir le soir ?



– On a des tentes et des sacs de couchage. On peut se mettre n'importe où sur le bord de mer.

– Cela peut être très dangereux.

– Nous serons huit.

– Tu ne te rends pas compte, Bernard! Vous pourriez quand même vous faire agresser.

– Par qui?

– Par des types qui voudraient vous détrousser, pardi!

– Mais papa, on n'a rien à voler. On a 14 ans. Ils ne vont pas nous voler nos rations de soupe lyophilisée!

– Il y a toujours des fous partout. Huit gamins à vélo, vous serez des proies faciles.

J'avais haussé les épaules, considérant que mon père était un peu paranoïaque. Je m'aperçus, à cet instant précis, qu'il avait raison. D'ailleurs, avec le recul, je dirais que dans ma famille ce sont les plus inquiets qui ont survécu, les optimistes n'ont pas fait de vieux os.

Mon esprit était toujours en dehors de mon corps, regardant l'adolescent à genoux avec le type qui respirait fort à côté et qui tenait un revolver chromé braqué sur sa nuque.

Une idée encore plus forte m'accapara : *Qu'ai-je fait de ma vie? J'ai 14 ans et qu'ai-je accompli? Je vais mourir sans avoir produit quoi que ce soit d'intéressant. C'est une vie pour... rien.*

J'eus aussitôt un énorme sentiment de gaspillage.

Donc, j'attendais le choc de la balle de revolver. Les secondes s'égrenaient, longues comme des minutes.

La respiration rapide, bruyante, de mon futur assassin ne s'était pas apaisée et je sentais toujours le contact froid du métal sur ma nuque.

Il y avait toujours au loin le ressac de la mer, le chant des grillons et l'odeur entêtante du thym.

Je sentais mon cœur battre.

Je n'osais pas me retourner.

Et puis soudain, une voix fluette venant d'une autre direction prononça :

– Non ! Tire pas, papa, ce n'est pas lui !!!!

Le contact avec le canon froid a cessé. Le revolver a dû s'éloigner de quelques centimètres de ma nuque.

Le jeune garçon m'a lancé :

– Partez vite.

Alors, je me suis relevé, j'ai remis en bandoulière les quatre gourdes et j'ai marché pour rejoindre les autres.

– Tu as l'eau pour les nouilles ? me demanda Thomas qui s'était posé comme chef de notre bande.

J'ai tendu les gourdes et j'ai énoncé calmement :

– Je crois que nous ferions mieux de partir.

– Et pourquoi donc ?

– Je suis tombé sur un type avec un revolver.

– Ah, Bernard, il faut toujours que tu inventes des histoires. Tu es quand même un peu mythomane.

– Non, je suis sérieux. Nous ferions mieux de partir. Maintenant.

Petits rires des autres qui s'étaient habitués à ce que je leur raconte des récits fantastiques que j'inventais pour les distraire.

– Cette fois, ce n'est pas une histoire issue de mon imagination. Je crains que cela ne soit bien réel.

Nouvelles moqueries.

Thomas a déchiré les sachets de nouilles déshydratées avec ses dents. Les assiettes, les gobelets et les fourchettes en plastique, le ketchup et les chips avaient été distribués.

L'eau se mit à bouillir, et je me dis que si je n'avais pas vécu la situation, j'aurais probablement réagi comme eux.

C'est alors que Julie, une des filles qui s'était rendue aux toilettes des femmes, revint. Elle avait du mal à retrouver son souffle, elle parlait sans articuler, très vite, la bouche tremblante.

– ... IL FAUT VITE PARTIR!

Tout son corps était parcouru d'irrépressibles frissons. Elle pleurait d'émotion.

– LE TYPE A FAILLI TUER BERNARD!

Sous le coup de l'émotion, elle s'est mise à sangloter tout en balbutiant et répétant des :

– ... IL EST LÀ... IL DOIT ÊTRE ENCORE LÀ...

Elle était toute pâle.

– IL VA NOUS TUER NOUS AUSSI! IL AVAIT LE VISAGE ENSANGLANTÉ!!!

Cette fois, la réaction fut différente. En quelques secondes, toutes les affaires furent pliées, les tentes démontées, la nourriture abandonnée.

Tout en rangeant mes affaires dans mon sac à dos, je me dis qu'il serait temps que je réfléchisse à ce handicap : lorsque les situations que je vivais étaient vraiment périlleuses, je ne paniquais pas. J'aurais dû crier, pleurer, trembler comme Julie, mais non, probablement du fait de ce détachement au moment critique, je n'étais même pas en colère.

– PARTONS VITE! insista Julie.

Finalement, l'avenir est aux acteurs. Peu importe l'histoire, si elle n'est pas interprétée avec émotion, on n'y croit pas.

Cet incident m'a fait prendre conscience de mon incapacité de convaincre quiconque parce que j'ai trop de recul. Le réel est pour moi une sorte de film ou de jeu vidéo dans lequel je suis inclus. Depuis ma naissance, je suis le spectateur distant de ma propre vie.

Les sept autres compagnons de voyage se bousculaient à présent. Au fur et à mesure que Julie donnait plus de détails sur « le tueur fou au visage sanguinolent avec son revolver », leur affolement s'amplifiait.

Tous sauf moi.

Quelques minutes plus tard, nos sacs à dos bouclés, nous nous sommes installés plus loin, devant une autre paillote qui, elle, était éteinte.

Nous avons remonté à la hâte les tentes.

Thomas donnait des consignes, il fallait instaurer des tours de garde au cas où celui qu'il nommait le « fou au revolver » voudrait nous attaquer dans la nuit. Il proposa qu'on utilise comme armes nos canifs à cran d'arrêt.

Pour ma part, considérant que j'avais déjà eu mon lot d'émotions pour la journée, je m'enfonçai dans mon sac de couchage et m'endormis.

Quelques heures plus tard, je fus réveillé par un rayon de soleil et Julie. Elle avait encore le visage tout blanc et la voix chevrotante. Visiblement, elle, de son côté, n'avait pas dormi.

– Bernard... il y a quelqu'un qui veut te voir.

Je me levai et sortis de la tente en clignant des yeux. Les autres m'observaient.

Je compris que j'étais le seul à avoir réussi à me reposer.

Julie me désigna le nouvel arrivant.

C'était le garçon qui m'avait sauvé la vie la veille. À la lumière du jour, je le distinguais mieux. Il avait un visage rond, des cheveux noirs et lisses. Il semblait gêné comme s'il devait avouer qu'il avait commis une bêtise.

– Mon père voudrait vous faire un cadeau pour s'excuser pour hier soir, me déclara-t-il.

Les autres attendaient de voir ma réaction.

– Je ne veux pas de cadeau et je ne souhaite pas revoir votre père. Par contre, je veux savoir ce qu'il s'est passé au juste.

Le garçon accepta de me raconter en détail ce qu'il savait sur les événements de la soirée. En fait, une fois mes compagnons de voyage et moi installés sur la plage, il ne restait plus qu'un client dans le restaurant. Or, ce client, déjà bien éméché, refusait de payer son addition. Le patron du restaurant insista, le client dégaina un rasoir et le menaça. Le patron ne se laissa pas impressionner et saisit une chaise pour tenir l'homme au rasoir hors de portée.

S'ensuivit un duel. Chaise contre rasoir. Puis un corps à corps. Le client mauvais payeur arriva à toucher le propriétaire du restaurant plusieurs fois au visage et aux bras, provoquant de profondes entailles. Finalement, le combat tourna à l'avantage du patron, qui réussit à le désarmer, et le client, vaincu, s'enfuit en lançant :

– Je vais revenir avec tous mes copains et on va foutre le feu à ta baraque !

Le patron commença par nettoyer ses blessures (ce qui expliquait le sang partout sur le lavabo), puis il finit par récupérer son revolver. Il se cacha dans le jardin, s'accroupit

derrière les broussailles et attendit la bande de pyromanes annoncée.

Quelques minutes plus tard, une voiture surgit depuis le sentier adjacent qui menait à la plage.

Le véhicule se gara près du restaurant tous phares éteints, moteur coupé. Les portières s'ouvrirent et quatre personnes en sortirent. Pour le restaurateur, il était évident qu'il s'agissait des complices du client au rasoir, revenus pour exécuter leur sinistre menace.

L'homme au visage lacéré mit au point une stratégie : les abattre un par un avant qu'ils ne puissent embraser sa précieuse paillote. Il se mit en embuscade, un doigt sur la détente.

Précisément à ce moment, je passais tranquillement avec mes quatre gourdes en bandoulière. Pour lui, il était évident qu'elles étaient remplies d'essence.

Le fait que le restaurateur ait reçu plusieurs coups de rasoir au visage et que je dispose d'une lampe torche alors que lui était dans l'obscurité ne faisait qu'ajouter à la confusion. Même si nous nous étions vus quelques instants auparavant, il ne me reconnut pas. Moi non plus, d'ailleurs.

« Ne tire pas, papa, ce n'est pas lui. »

Son fils avait décidé que je devais continuer à vivre.

Quant aux hommes sortis de la voiture, ils n'avaient rien d'incendiaires, ce n'étaient que de simples touristes venus profiter d'un bain de minuit.

Le restaurant n'avait pas pris feu, et le client au rasoir n'était pas revenu avec ses amis.

Et, alors que je regardais s'éloigner mon sauveur, je me

mis à songer : *La mort peut arriver comme ça, n'importe quand.*

J'inspirai profondément, fermai les yeux, et j'eus une énorme envie de rentabiliser chaque seconde de ma vie.

## 5 ANS. CONTEUR

« Il était une fois... »

Quand je me revois enfant, je me revois avec mon père, François Werber, assis sur le bord du lit lorsqu'il me racontait tous les soirs une histoire avant que je m'endorme.

C'était un moment magique.

C'est ainsi que j'ai compris qu'écouter une bonne histoire, qui me fasse rêver de mondes inconnus, me met dans un total état de bien-être et d'apaisement.

Je me souviens tout particulièrement des récits de la mythologie grecque. *L'Illiade* et *l'Odyssée*. Les travaux d'Hercule. Œdipe. Prométhée. Orphée. Jason et les Argonautes. La boîte de Pandore. Le Cyclope. Icare. Thésée. Pygmalion. Les dieux grecs m'intéressaient car ils étaient imparfaits. Ils étaient prétentieux, vantards, querelleurs. Zeus, le roi des dieux, avait le pouvoir de changer de forme. Il se transformait en cygne pour séduire la princesse Lédè. Il se transformait en fourmi pour conquérir le cœur de la princesse Euryméduse.

Les héros mortels qui agissaient pour les servir mouraient bêtement en duel ou à la guerre, en proférant des grandes phrases de menace ou de vengeance. Ils ne savaient pas aimer, ils ne savaient pas discuter, ils piquaient des colères et parlaient tout le temps d'honneur. Ils tuaient tous ceux qui

leur semblaient différents : minotaure, amazones, hydre, titans, géants, Troyens et, de manière générale, tous ceux qui ne parlaient pas bien le grec.

Chez eux, ils ne faisaient pas bon cultiver sa différence. Je me souviens des images dans un livre rouge où l'on voyait des casques pointus surmontés d'une houppe, comme une tignasse, et des héros avec des lances ou des épées qui portaient des petites jupes. Ces récits sentaient la sandalette pleine de sueur, la testostérone, le sang et le mimosa.

En dehors de la Grèce, mon père me lisait les livres d'une collection nommée « Contes et Légendes » et, chaque fois, je découvrais un pays lointain : Japon, Corée, Chine, Inde, Afrique, Brésil, Scandinavie, etc. Le monde se transformait pour moi en une collection d'histoires. Le soir, grâce à ces récits lus par mon père, je voyageais dans le temps et dans l'espace, et ils imprégnaient mes rêves.

Pour sa part, ma mère était convaincue que je serais artiste et plus spécialement dessinateur. Probablement parce que son propre père avait comme hobby la peinture. J'avais peur de la décevoir en lui révélant la réalité : mon peu de talent, ma « normalité ».

Partout où j'allais, ma mère demandait qu'on mette à ma disposition du papier et des crayons. Et elle collectionnait et exhibait mes gribouillis comme s'il s'agissait de fresques remarquables. De fait, je ne dessinais pas spécialement bien, mais à force de pratiquer quotidiennement, je finis par trouver des trucs qui faisaient impression.

Et avec la pratique régulière apparut le plaisir.

Pour moi, alors, il n'y avait pas de limites, j'étais potentiellement capable de dessiner tout ce que je voyais dans la réalité



ou dans mon imagination. La qualité du dessin importait peu, ce qui m'intéressait, c'était l'histoire que je racontais avec des images. Mon défaut était la surcharge, je ne savais pas m'arrêter, j'ajoutais des détails partout jusqu'à ce que cela devienne incompréhensible.

Une maîtresse de maternelle de l'époque accepta que je ne suive pas des cours pour perfectionner « mon aptitude au dessin ». Elle me laissait dans un coin avec de grandes feuilles de papier et des feutres. Mais son successeur ne voulut pas me laisser suivre cette filière de « spécialisation » et je m'avérai un piètre élève, du fait de mon manque de mémoire pour suivre les cours dits « normaux ».

Je ne retenais pas les poésies par cœur, je ne retenais pas le nom des fleuves et des capitales, ni les dates des batailles. Déjà à l'époque, je suppléais à mon absence de mémoire par mon imagination. Il fallait que je dessine ou que j'écrive tout ce qui sortait de mon esprit avec un maximum de détails, sinon cela disparaissait aussitôt de ma tête.

À force de dessiner, de raconter toutes sortes d'histoires sur le papier, l'une d'entre elles émergeait, se répétait de manière récurrente, jusqu'à vouloir exister plus que les autres. Un groupe de copains (mes deux ou trois meilleurs amis du moment) entamait la construction d'un vaisseau spatial puis le faisait décoller pour partir dans les étoiles. Je dessinais alors une planète où ils pouvaient atterrir. Une fois bien installés, mes copains construisaient un village sous une sphère transparente pour être protégés de tout, que ce soit des extraterrestres ou des humains de l'Ancien Monde, qui voulaient les rejoindre parce qu'ils avaient compris trop tard qu'il fallait faire le voyage.

Bientôt, je m'aperçus aussi que plus cela faisait peur, plus j'obtenais l'attention de ceux qui écoutaient. J'ajoutai donc des dangers terribles que devaient affronter mes héros. Des monstres. Des armées ennemies. Des pluies d'astéroïdes.

Comme l'arcane Sans Nom du tarot, j'étais déjà dans la fuite, dans des mondes imaginaires. Ces contes que j'écoutais, ces histoires que je créais me semblaient déjà la seule manière de survivre dans un monde où je ne me sentais pas du tout intégré.

## 7 ANS. COMMENT SURVIVRE SANS MÉMOIRE

« Vous pouvez répéter ce que j'ai dit ? »

Même si je me mettais au premier rang pour être proche du tableau (à cause de ma myopie) et même si les professeurs avaient l'impression que je les écoutais et que je notais tout ce qu'ils disaient, en fait j'avais de vraies difficultés à mémoriser les cours.

En résultaient des notes plutôt médiocres.

Mon incapacité à apprendre par cœur était un handicap dans un monde où répéter le cours est considéré comme le principal talent à cultiver chez les enfants. J'étais souvent dans le milieu voire à la fin du peloton, avec des commentaires comme : « Élève tout le temps dans la lune ». Il y eut même des années où mes notes étaient si décevantes que je craignais de ne pas pouvoir passer dans la classe supérieure.

Vu que j'étais également nul au football (l'endroit où se créaient les hiérarchies entre garçons) et que je n'étais pas très bon élève en général, on me pardonnait d'être un peu « hors

système » si (et seulement si) je racontais des histoires mar-  
rantes ou fantastiques.

Ce fut grâce à cette particularité que je parvins à me  
constituer une bande de copains.

De mémoire, il y avait : Claude, un gros joufflu rigolard,  
Vincent, un brun maigre avec des dents de lapin, et Francis,  
un blond avec une mèche sur le côté.

Je me souviens tout particulièrement de Claude, le fils de  
la couturière, il portait des chemises amples qui débordaient  
de son pantalon. Si moi j'étais le « Raconteur d'histoires »,  
lui était « Monsieur je mange tout ». Il était capable d'ingur-  
giter n'importe quoi pour nous épater.

Un jour, nous étions place Saint-Georges à Toulouse, il  
avait ramassé dans le caniveau un rat mort gris-vert et nous  
avait déclaré : « Vous croyez que je n'en suis pas capable ? Eh  
bien, regardez ce que je vais faire. » Et tête renversée, il avait  
attrapé le rat mort par la queue, l'avait fait progressivement  
descendre dans sa gorge et avait commencé à le croquer en  
mimant des sourires de ravissement. Je me souviens du bruit  
des petits os qui craquaient et de la queue grise du rat qui  
sortait de ses lèvres comme un spaghetti. Il l'avait entière-  
ment mangé et nous avait fixés fièrement. « Et voilà ! Je l'ai  
fait, je l'ai entièrement bouffé avec le museau, les griffes et les  
dents. Vous ne croyiez pas que j'en serais capable, hein ? » Et  
il s'était massé le ventre comme s'il s'était bien régalé. Nous  
étions vraiment impressionnés.

Je dessinai l'histoire pour ne pas l'oublier et je la lui mon-  
traï.

– Ah oui, tu as bien représenté la queue du rat qui sort de  
ma bouche ! Tu sais, c'était très bon, on aurait dit du poulet,

mais en plus salé, et puis c'était croustillant, tu devrais y goûter, toi aussi.

Un après-midi, la mère de Claude surgit en plein milieu d'un cours, interrompit la leçon en disant à son fils devant toute la classe :

– Tu croyais que je n'allais pas le faire ? Eh bien, je le fais ! (ce devait être une devise familiale).

Et elle avait sorti d'un sac en plastique un slip avec des traces marron :

– Voilà, maintenant tout le monde sait que tu ne t'essuies pas les fesses quand tu sors des toilettes et après, c'est moi qui dois nettoyer, espèce de gros dégueulasse.

Sur le coup je m'étais dit : *Je ne savais pas qu'une mère pouvait à ce point vouloir humilier en public son propre enfant.*

Nous n'avions pas osé nous moquer de Claude. Je crois que ce fut ce jour-là que je pensai : *Finally, les gens sont capables de faire plus de mal à leur propre famille, voire à leurs propres enfants, qu'à des étrangers.*

Je compris aussi que ce monde était peuplé de gens bizarres dont je devais me souvenir pour créer des personnages originaux que j'utiliserais dans mes histoires. Il est très difficile d'inventer avec sa seule imagination des personnages aussi surprenants que ceux qu'on rencontre dans la réalité.

En dehors de Claude, il y avait aussi Francis, qui avait une grande particularité qui nous fascinait tous : il était fils de parents divorcés.

En 1968, c'était encore peu fréquent. Cela lui conférait de multiples avantages sur nous, pauvres enfants de parents « encore ensemble ». Il avait deux maisons, deux chambres.

Tous ses jouets étaient en double. Son père et sa mère rivalisaient en matière de cadeaux pour lui plaire. Il avait tout ce qu'il voulait et était toujours habillé avec des vêtements neufs. On était tous jaloux. Il avait tellement de jouets que, grand prince, il nous en offrait.

De plus, il avait de l'argent de poche au cas où il aurait eu envie de s'acheter des bonbons ou des gâteaux. J'en avais parlé à mes propres parents (« Le divorce, ça ne vous tente pas ? Vous seriez peut-être plus heureux séparés, enfin je dis ça comme ça. »), mais les miens étaient un peu vieux jeu, je ne parvins pas à les convaincre de tester cette formule qui me paraissait résolument plus intéressante pour les enfants.

Ce fut aussi en cette année 1968, alors que la révolution se déroulait en France et dans le monde, que je commençai la construction d'un vaisseau spatial.

Un vrai. Pas dessiné, cette fois.

C'était une planche carrée en contreplaqué. J'y avais ajouté une assise récupérée sur une chaise en plastique cassée.

À l'arrière, une caisse, avec des tubes de carton censés représenter des réacteurs (issus du magasin de vêtements de mes parents où ils servaient d'axe aux rouleaux de tissu), un autre tube avec un élastique capable de projeter des boules de papier pour faire bazooka et, à l'avant, une grosse lampe de poche en guise de phare. Pour le gouvernail, j'installai un volant de voiture à pédales cassée avec son petit klaxon.

À cet attirail simple, s'ajoutait un objet extraordinaire : un vrai projecteur à rayon laser qui fonctionnait. Je l'avais récupéré dans la poubelle de l'université Paul-Sabatier juste à côté de chez moi. Dans le noir, surgissait un rayon bien net

qui fumait lorsqu'il atteignait du polystyrène. De quoi largement impressionner les copains.

– Fuyons, et un jour la Terre ne sera qu'un souvenir !  
lançai-je.

– Vas-y ! Fais décoller le vaisseau spatial, ordonna Vincent.

On grimpaït dessus avec tous mes copains et ma sœur, Muriel, et je leur racontais qu'on traversait l'espace pour gagner une autre planète afin de bâtir une nouvelle communauté.

Fuir m'a toujours semblé la meilleure solution à tous les problèmes.

L'arcane Sans Nom du Mat.

Plus prosaïquement, à cette époque, mon envie de partir était liée à un autre souci : la nourriture.

La viande me dégoûtait. A fortiori si elle baignait dans du sang, ce que certains appelaient « du jus ». Je pense que je n'arrivais pas à dissocier cette chose qu'on me disait « délicate » de l'animal avec des yeux capables de vous regarder dont on me signalait qu'il provenait.

C'était une cause de dispute le soir à table.

Mon premier combat a donc été celui de ne pas manger de « cadavre ».

Combat perdu car ma famille considérait que la viande était indispensable à ma croissance. Intuitivement, j'avais l'impression que notre espèce n'avait pas franchi toutes ces années d'évolution pour que nous restions des charognards se nourrissant d'animaux assassinés.

## 7 ANS. LA DIAGONALE DU FOU

« Le jeu d'échecs est un résumé de la vie. »

Mon père était un héros. En 1942, durant la Seconde Guerre mondiale, à 17 ans, il avait fui en Amérique. Arrivé à New York, il s'était engagé dans l'armée américaine. Même s'il n'était pas en première ligne lors du Débarquement, il avait quand même été mécano de tank.

Il m'impressionnait pour plusieurs raisons : tout d'abord par sa taille (1,92 m), ensuite par sa démarche. Il avait une façon de marcher très élégante, tout en puissance maîtrisée. Il avançait vite en se propulsant avec de grandes enjambées et tout le monde (à commencer par moi) peinait à le suivre.

Je me souviens m'être dit : *Un jour, je saurai marcher aussi vite que lui.*

Il ne prenait jamais l'ascenseur : « C'est mieux de monter à pied. »

Il ne mettait pas de gants, encore moins de cache-nez. « Le froid, ça revigore. »

Quand nous étions en vacances au bord de la mer, il était le seul à dépasser les bouées rouges, les plus éloignées, et à nager comme s'il n'y avait pas de limites, comme s'il voulait franchir ce bras de mer pour rejoindre un autre continent. Du coup, j'avais déjà à l'époque l'idée que les gens courageux sont ceux qui vont loin sans se retourner.

Mon père m'apprit aussi à jouer aux échecs. Il tenait cette connaissance de son propre père, mon grand-père Isidore Werber, qui avait appris à jouer en prison à Barcelone, avec

des pièces en carton, quand il avait fui en Espagne durant la Seconde Guerre mondiale.

Les échecs, avec les « histoires avant de se coucher », nous rapprochaient un peu plus encore. Une partie d'échecs m'apparut rapidement comme une intrigue avec des personnages différents luttant chacun avec sa spécificité. Ce qui m'intéressait dans les échecs n'était pas de gagner, mais d'étonner en accomplissant des coups spectaculaires. Ma pièce préférée était le cavalier car son déplacement était bizarre, sautant les obstacles et pouvant menacer deux pièces simultanément (ce qu'on appelle « la fourchette »).

Déjà à l'époque, je ne jouais par pour gagner mais pour surprendre.

Parfois, lorsque je faisais un coup vraiment inattendu, je renonçais à être combatif, considérant que le reste de la partie n'avait plus d'importance.

Et puis vint un jour où je parvins à battre mon père.

Il ne voulut plus jamais jouer avec moi.

Je venais de régler mon complexe d'Œdipe.

Plus tard, je m'inscrivis dans un club et commençai à pratiquer un peu en compétition, mais la rencontre avec un joueur professionnel qui me mit mat en quelques coups sans le moindre effort me fit comprendre que je n'étais qu'au stade de débutant et que jamais je ne pourrais me mesurer aux vrais grands champions. Ma défaite fut si rapide et si cuisante, que je préférerais, comme mon père, ne plus continuer à jouer.

Ce fut aussi à l'âge de 7 ans que je réussis à terminer la lecture de mon premier gros livre sans images : *La Guerre des boutons*, de Louis Pergaud. Les mouvements de troupe



de ces écoliers, qui se retrouvaient pour faire la guerre en prenant comme trophées leurs boutons, me passionnèrent.

Je pense même que *La Guerre des boutons* influença *Les Fourmis* par sa vision décalée du monde normal qui nous entoure. Comme si les enfants étaient dans un monde, plus bas, parallèle, où il se déroule d'autres événements invisibles à hauteur d'adulte.

Ma mère, après m'avoir fortement encouragé à faire beaucoup de dessin, me força ensuite à prendre des cours de piano. Elle avait été professeur dans sa jeunesse et jouait tous les soirs quelques morceaux de Bach, Ravel, Satie, Fauré ou Debussy. Elle ne voulait cependant pas m'apprendre elle-même, et m'inscrivit donc dans une école de musique. J'y fis la découverte de professeurs toujours très autoritaires, des femmes à petites lèvres pincées qui m'ordonnaient de faire des gammes tous les jours, en me culpabilisant de ne pas suffisamment travailler mes morceaux. Je jouais parfois avec une gomme posée sur le dos de la main. Si elle tombait, je devais recommencer l'exercice de zéro. Et puis, je détestais le solfège dont l'écriture ne m'a jamais semblé ni naturelle ni intuitive. Ces professeurs de piano trop stricts parvinrent presque à me dégoûter de la musique. Je suppliai ma mère d'arrêter de payer pour ce supplice, mais elle me répondait chaque fois :

– Je ne veux pas qu'un jour tu me fasses le reproche de ne pas avoir insisté.

Toutefois, dès le départ des professeurs de piano, je m'amusais à improviser et à inventer mes propres morceaux. Je crois que je ne supportais aucune discipline, que ce soit celle de mes parents, de mes professeurs, des chefs de bande

dans les cours de récréation, des capitaines d'équipe de foot, pas plus que, plus tard, celle imposée par mes supérieurs hiérarchiques.

Je garde de mon enfance le souvenir d'un conflit permanent avec tous ceux qui voulaient que je devienne obéissant et que j'agisse « comme tout le monde au lieu de toujours vouloir faire mon intéressant ».

De fait, j'agaçais plusieurs de mes professeurs.

– Werber, vous êtes nul, vous n'arriverez jamais à rien. On dirait que les cours rentrent par une oreille et qu'ils ressortent de l'autre. Ah ça, par contre, pour raconter des bêtises, vous n'êtes pas le dernier, mais pour apprendre les récitations, il n'y a plus personne.

Mes parents étaient régulièrement convoqués pour se faire engueuler.

C'est à cette époque que je compris qu'il me fallait inventer et proposer un autre système, cohérent et suffisamment original, pour ne pas subir le système établi et pour qu'on m'autorise à vivre enfin hors des sentiers battus.

## **8 ANS. TOUT PETIT DANS UN MONDE IMMENSE**

« Je ne suis qu'une puce, née d'un père puceau et d'une mère pucelle. »

Si je devais remonter à mes balbutiements d'écrivain, il faudrait citer cette phrase, la première de mon tout premier récit de fiction bien construit, avec un début, un milieu et une fin. Cette phrase marque mes débuts dans la fonction de raconteur d'histoires. J'avais 8 ans. C'était pour une

rédaction scolaire de quatre pages en sujet libre. Je l'avais intitulée « Souvenirs d'une puce ».

Ce texte racontait à la première personne du singulier les aventures d'une puce qui escaladait un être humain des pieds à la tête. Elle partait d'une chaussette, se hissait sur les poils des mollets, découvrait le monde sous le pantalon, tombait dans le puits du nombril, parvenait à ressortir, circulait sous la chemise, se perdait dans le pavillon d'une oreille, se tirait de ce piège alors qu'un auriculaire surgissait pour l'écraser. Puis elle était poursuivie par un troupeau de doigts qui grattaient autour d'elle. Elle leur échappait de justesse et finissait par se hisser jusqu'au sommet du crâne, se perdait dans la jungle des cheveux où elle tombait sur une tribu de poux sauvages. De ce point de vue culminant, elle pouvait enfin voir le monde d'en haut, en pleine lumière et comprendre qui elle était et où elle se trouvait.

L'instituteur me dit :

– J'ai énormément ri en lisant ta rédaction, à un petit détail près. Tu ne peux pas écrire ta première phrase ainsi. Le père puceau la mère pucelle, c'est disons... peu probable. Tu es un peu jeune pour que je t'explique, mais un jour tu comprendras.

Par la suite, encouragé par ce professeur, et aussi par le groupe des filles de la classe qui aimaient écouter mes histoires, je me mis à rédiger des récits de plus en plus délirants.

Parmi mes autres histoires se trouvait celle d'un lion racontant un safari de son point de vue. Le lion, plus rusé que les chasseurs, parvenait à en tuer quelques-uns, mais finissait malgré tout en descente de lit.

Il y avait aussi l'histoire d'un arbre qui racontait qu'il

souffrait quand les amoureux venaient graver des cœurs percés sur son écorce.

Dans une autre histoire, deux détectives, Tarpin et Ménard, menaient une enquête pour découvrir pourquoi les visiteurs d'un château disparaissaient tous systématiquement. À la fin, ils dévoilaient que l'assassin n'était autre que le château lui-même, un château bien vivant et dont la cave était une bouche affamée.

Je me rends compte aujourd'hui que ce qui m'intéressait déjà à l'époque, c'était de parler de l'homme avec un regard extérieur, non humain, celui d'une puce, d'un lion, d'un arbre ou d'un château vivant.

Cependant, plus j'écrivais, plus je fabriquais des mondes imaginaires et... plus je m'enfuyais dedans. Je vivais des aventures extraordinaires avec mes personnages, mais mes rapports avec les gens réels me semblaient de plus en plus compliqués.

Pour écrire des histoires originales, je commençai alors à me passionner pour la science, source inépuisable d'émerveillement en dehors de la vie scolaire.

Vers 8 ans, avec mes copains Francis, Vincent et Claude, nous effectuions des expériences de science aidés par des boîtes de type « Le Petit Chimiste ». Je lisais le magazine *Pif Gadget* et pratiquais les expériences proposées : élevage de crustacés, fusée projetée par de l'aspirine effervescente, culture de champignons ou de plantes vertes, etc.

J'adorais ce journal où il y avait aussi des bandes dessinées passionnantes avec déjà deux maîtres : Marcel Gotlib et la série des *Gai-Luron*, Hugo Pratt et son héros, Corto Maltese.

Un lundi matin, le marchand de journaux me dit :

– Je ne sais pas ce qu'il y a comme gadget dans les *Pif* aujourd'hui, mais cela fait du bruit dans ma cave.

En fait, il s'agissait de pois sauteurs du Mexique. De gros pois marron qui, une fois sortis de l'enveloppe de cellophane du journal, sautaient tout seuls. Bien plus tard, j'appris qu'il y avait un ver à l'intérieur du pois qui essayait de sortir mais, en raison de la couche de vernis posée par les humains, il ne pouvait plus percer la coque et la pauvre bête se débattait en tentant de fissurer cette étroite prison. Comme si on empêchait un poussin de sortir en durcissant la coquille de l'œuf. Les sauts qui amusaient les enfants étaient les sauts d'agonie désespérés d'un être vivant prisonnier.

À la même époque, je commençai aussi à avoir des animaux de compagnie, d'abord des poissons, des tortues, des hamsters, puis des cochons d'Inde. Je m'interrogeais sur ce qu'ils voyaient à leur hauteur, ce qu'ils ressentaient, ce qu'ils pensaient.

Et puis finalement, ce qui me passionna le plus fut l'observation des cités des fourmis. Et elles, à quoi ressemblait leur vie au quotidien ? Qu'est-ce qui les motivait, qu'est-ce qu'elles comprenaient du monde qui les entourait ?

Durant certaines vacances que je passais chez mes grands-parents dans leur villa du quartier de la Côte Pavée, rue Louis-Blanc, je ne m'occupais que de deux manières : 1) observer les fourmis du jardin le matin et 2) regarder un épisode de *Chapeau melon et bottes de cuir* l'après-midi (j'étais secrètement amoureux de l'héroïne, Emma Peel, interprétée par la sublime Diana Rigg, à mes yeux la plus belle femme du monde).

Je restais tous les jours dans le jardin de mes grands-parents

pendant des heures, à observer les fourmis aller et venir sur leurs pistes entre les fraisiers et les plants de tomates.

Pourquoi les fourmis ? Tout simplement parce qu'il s'agissait des seuls animaux qui bâtissaient des villes, des routes, et ne s'enfuyaient pas à mon approche. Les lézards et les grenouilles, qui vivaient dans le fossé derrière la villa, étaient soit désespérément timides, soit fermés à tout contact direct avec moi. Et ils n'avaient même pas de village à eux.

Après les avoir observées dans leur milieu, j'installai mes fourmis dans des bocaux de confiture fermés. Je pensai même à faire des trous dans le couvercle métallique pour les laisser respirer. J'ai dû commencer l'élevage des fourmis à cette époque. Quand il me semblait qu'elles n'étaient pas heureuses en captivité, je les remettais là où je les avais trouvées. Pour moi « pas heureuses » correspondait à un « amoncellement de fourmis mortes entassées à l'entrée de la cité ». J'avais l'impression que « mes sujets » me reprochaient d'être un mauvais dieu. Je ne savais pas encore qu'elles exprimaient ainsi leur mécontentement parce qu'elles étaient éloignées de leur unique reine. Tout cela m'intriguait et me donnait à réfléchir sur notre propre condition.

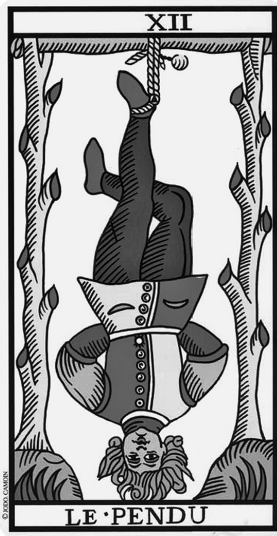
*Et si nous étions, nous aussi, des observés par un être géant qui aurait le pouvoir de vie et de mort sur nous ?*

*Et si cet être géant était un enfant extraterrestre ou un dieu débutant ?*

Je commençai à imaginer et à dessiner une histoire où des héros fourmis tentaient de s'échapper du pot de verre où ils avaient été enfermés.

Ce fut officiellement la première version des *Fourmis*. Elle comptait huit pages, j'avais 8 ans et demi.

## ARCANE XII : LE PENDU



*Le Pendu est la carte de l'arrêt. Il ne peut plus bouger, il ne peut plus avancer, il est coincé. Suspendu par le pied, la tête en bas, il ne semble pourtant pas malheureux, car il a ainsi la possibilité de voir le monde à l'envers, ce qui lui apporte une vision complètement différente de la vision courante.*

### 9 ANS. LA FIN DE TOUT MOUVEMENT

« Vous préférez être bloqué assis ou bloqué couché ? »

Un matin, alors que j'avais 9 ans, je ne parvins pas à me lever.